

## **Samedi 21 novembre Présentation publique**

### **Déconcertation / étape 2 / Demeure à Ramdam - automne 2009**

Il y a deux ans, Dalila Fraihia et quelques autres membres de Grand Ensemble partent pour une visite impromptue du quartier où elle a grandi : l'usine de la soie artificielle, entourée de ses logements pour les différentes catégories de personnel. Elle habitait les grandes cités TASE, destinées aux ouvriers où chaque famille disposait d'une parcelle pour jardiner.

Tout près de là, le centre commercial du Carré de Soie sort de terre et l'usine TASE n'en finit pas de s'effondrer. Les habitants sont consultés par les pouvoirs publics sur la suite des opérations et le devenir du quartier.

Le projet est né de la découverte du petit carré de terre laissé vacant par la mère de Dalila. Il devient pour nous lieu de jardinage, mais aussi d'observation, point de vue particulier pour regarder ce quartier et ses mutations. Point de départ d'une recherche pour inventer un objet cinématographique apte à raconter les traces et le devenir d'un quartier ouvrier, polyphonie que nous voulons faire entendre en n'oubliant aucune des voix qui pourraient la chanter.

Pour écrire cette histoire nous collectons des fragments de toute sorte, issus du réel et de la trame mouvante du souvenir. La forme finale imaginée est celle d'une œuvre-mosaïque composée de fragments documentaires filmés dans les jardins, de séquences de concertation publique remises en scène pour notre caméra, d'images -virtuelles ou non- du pôle de commerce et de loisirs et les épisodes d'un conte urbain écrit par Dalila à partir de ses souvenirs d'enfance.

Nous avançons au fil des rencontres, sans à priori, sans obligation de résultats, sans forme imposée. Avec de tous petits moyens, nous poursuivons cette création de manière légère et obstinée. Les haltes dans les structures-amies qui jalonnent le parcours nous permettent des essais de mise en forme. En octobre 2008 dans le Théâtre Temporaire de Fenil Hirsute, nous avons tenté une première esquisse de la forme mosaïque, pour sentir comment tous ces matériaux composites pouvaient tenir ensemble.

A Ramdam, où nous nous sommes posés un peu plus longuement cet automne, nous avons cherché comment entrelacer l'image documentaire et la voix de la conteuse sur scène. Deux musiciens nous ont accompagné dans cette recherche.

La prochaine étape aura lieu à Komplex Kapharnaüm, au printemps, avec l'objectif de travailler un autre morceau du puzzle, en reconstituant, sous forme jouée, les concertations publiques qui ont précédé la construction du centre commercial.

Vendredi 25 septembre 2009

Lecture projection

### **Déconcertation**

Rencontre avec l'équipe artistique et présentation d'un travail en préfiguration de la résidence à Ramdam

Déconcertation, feuilleton documentaire et imaginaire sur les transformations du quartier

Soirée organisée en collaboration avec le comité de quartier TEC de Vaulx-en-Velin

Soirée organisée en partenariat avec la Bibliothèque Chassine et le Centre social J&J Peyri de Vaulx-en-Velin

Il manque

## Avant-première du film "Les Cuisiniers"

**Les Cuisiniers** de Guillaume Kozakiewiez

**Avant première publique : jeudi 3 décembre 2009 au cinéma Les Amphis à Vaulx-en-Velin, Rue Pierre Cot**

### **Texte lien : Avant-première du film "Les Cuisiniers"**

Un documentaire de 43 minutes.

Image, montage et réalisation : Guillaume Kozakiewiez

Production Grand Ensemble - Atelier de cinéma populaire -

dans le cadre d'une résidence au restaurant d'insertion Prestal,

avec le soutien de l'Acse dans le cadre de l'appel à projet "Culture, ville, quartier".

*Le film propose une plongée dans le quotidien d'un restaurant d'insertion, où des hommes et des femmes venus de différents horizons apprennent la cuisine française. En suivant les discussions et en montrant la transmission des techniques culinaires, le film traduit la pulsation de cette cuisine, cosmopolite et professionnelle, où chacun, entre humour et concentration, rêve de trouver un emploi.*

Une soirée organisée avec le soutien de la Ville de Vaulx-en-Velin

2010

Mercredi 10 mars

Pas à l'ENS -> DODESKADEN.

Mardi 9 février

## Café citoyen: "Refoulements, expulsions, et après?"

**Projections de films et rencontres avec des militants et des cinéastes.**

**Le mardi 9 février 2010 à 19h, au CCO, 39 rue Georges Courteline à Villeurbanne**

Une soirée organisée en partenariat avec le CCO et le MRAP 69.

Invités : collectif de cinéastes 360° et même plus de Marseille, le collectif 69 de soutien aux demandeurs d'asile et sans papiers, le collectif Jeunes Majeurs, La Cimade, RESF Lyon.

[\[Lire la suite\]](#)

## **Café citoyen: "Refoulements, expulsions, et après?"**

Ce café citoyen abordera une double question : celle du « retour forcé » - c'est-à-dire le retour des personnes migrantes dans leur pays suite à une « reconduite à la frontière », une expulsion, ou un refoulement – ainsi que la question du recours au cinéma pour traduire ces situations et de la place de l'image dans les luttes.

Ce sera donc l'occasion de porter un autre regard sur l'immigration, les migrants, les «sans-papiers et de s'interroger ensemble sur la place de l'image dans l'action militante.

Pourquoi des militants prennent-ils la caméra ? Comment des cinéastes rendent-ils compte

des luttes ? A partir de l'expérience de chacun, ce café citoyen invite à un questionnement croisé sur le champ des luttes et celui de leurs traductions filmées.

Les films projetés :

**Essingan**, récits de migrants d'Afrique Centrale refoulés au Mali- 15 min (extraits) réalisation MRAP - collectif 69 de soutien aux demandeurs d'asile et sans papiers.

**Lettre à Brahim**, réalisation collective avec une classe d'un lycée professionnel- 4 min, Grand Ensemble, 2008.

**Pour Ulrich**, réalisation collective avec le Collectif jeunes majeurs- 5 min -Grand Ensemble, 2009.

**RESF : Un réseau de résistances #5** Film issu d'une **série documentaire de 5 films courts** de Agathe Dreyfus - Christine Gabory - Ivora Cusack 2007.

Date page d'accueil

- **e mardi 15 décembre** à 20h30 au cinéma **Jean Carmet** de Mornant Bd du Pilat 69440 Mornant
- **le 1er mars** au cinéma **le Zola** à Villeurbanne
- **le 28 avril** au cinéma associatif **l'Entracte**, 42, Boën-sur-Lignon- projection débat organisée en partenariat avec le **centre culturel de Goutelas**.

2015 à rajouter

**Mémoires vives- Rencontre avec Gabriel Mifsud-** Projection-débat le 7 mai à la bibliothèque de la Duchère film réalisé avec une classe de 1ère ES du lycée La Martinère Duchère. Projection du film de 29 minutes, retraçant cette rencontre, suivie d'un échange avec les élèves, Loïc Doéans professeur d'Histoire-géographie, et Béatrice Dubell réalisatrice ayant conduit l'atelier.

**Mémoires vives-Rencontre entre André Montagne-** Projection le 18 mai à la **Salle des Rancy** -film réalisé avec une classe de terminale sanitaire et sociale du lycée professionnel Carrel- Projection du film de 50 minutes, retraçant cette rencontre, suivie d'un échange avec les élèves, André Montagne, Sandrine Rambaud professeur d'Histoire-géographie au Lycée professionnel Carrel, et Béatrice Dubell réalisatrice ayant conduit l'atelier.

**Cette guerre et nous-** Projection vendredi 18 septembre dans le grand amphithéâtre du collège de la Tourette, Lyon 1er - avec le soutien de la mairie du 1er arrondissement de Lyon. En partenariat avec le Montana, l'Arche de Noé, 124 Services, les services techniques de la Ville de Lyon et Grand Lyon Habitat

**Mémoires vives-Rencontre avec Jean Molard.** Projection le 15 octobre mai à la MJC / Centre Culturel Louise Michel Ambérieu en Bugey-film réalisé avec une classe de 1ère L du lycée de la plaine de l'Ain. projection du film de 29 minutes, retraçant cette rencontre, suivie d'un échange avec les élèves, Jean Molard, Loïc Grosjean, professeur d'Histoire-géographie, et Béatrice Dubell

## Préface à El Bi'r, par Gilbert Meynier, historien

Le film de Béatrice Dubell est une première en ce qu'il est une synthèse documentaire visuelle sur des faits méconnus : les engagements de fraternité humaine entre Algérien(ne)s et Français(es), à contre-courant de la sale guerre à contretemps de reconquête coloniale de 1954-1962. Certes, ont bien été publiés des livres sur la Fédération de France du FLN, ou sur les « porteurs de valises » – le plus récent est dû à un historien britannique, Martin Evans, qui vient d'être publié en français –, ainsi que des mémoires de ces militants engagés dans le combat algéro-français solidaire. Mais ces livres demeurent peu connus, et ils restent passablement confinés à quelques cercles de militants et de spécialistes. Et tous, ou presque, traitent des réseaux centrés sur Paris – réseau Jeanson, puis réseau Curiel. A la différence du sujet traité dans el bi'r (al bi'r), ces réseaux n'avaient pas de lien particulier avec le catholicisme.

Béatrice Dubell, elle, a donné, en les filmant simplement, avec rigueur et sans affectation, la parole à des témoins/acteurs – algériens et français – inconnus, aux antipodes du vedettariat. L'émotion ne se relâche pas tout au long du film, des souvenirs bouleversants du regretté Amor Ghezali, qui fut l'un des dirigeants qui se succédèrent à la tête de la wilâya 1, à l'évocation enthousiaste d'une dame algéro-lyonnaise de sa première machine à laver. Cela dans le cadre de Lyon, cité qui n'est souvent guère mentionnée que pour l'affaire dite des « prêtres du Prado ». La ville, qui avait été la capitale de la Résistance antinazie, était aussi un foyer essentiel du catholicisme social. Elle abritait une trentaine de milliers de Maghrébins, très majoritairement algériens – harcelés par la police, arrêtés et emprisonnés par centaines, politiquement et socialement précarisés.

Toute agnostique qu'elle soit, Béatrice Dubell a choisi de faire connaître l'organisation des solidarités algéro-françaises émanées du milieu catholique lyonnais. Assez homogène, ce milieu fut chronologiquement le premier à militer en faveur des Algériens exploités, discriminés et réprimés par le système colonial ; cela jusqu'en avril 1959, date de l'arrestation de Mahmud Mansouri, de son nom de guerre Séoud, qui dirigeait alors la wilâya de Lyon. Prit, en quelque sorte, par la suite le relais un réseau davantage marqué à gauche et sans références religieuses, mais plutôt moins homogène : sous l'impulsion de l'homme de théâtre Jean-Marie Boëglin, s'y côtoyaient des libertaires et autres sans partis – parmi eux des protestants – et des communistes à la marge : le portage de valises était un motif d'exclusion automatique du PCF en cas d'arrestation. Alors que, après 1962, nombre de militants de ce réseau devinrent amers, au point de souvent rompre avec l'Algérie réelle, les catholiques, eux, ne furent pas coupés de leur institution religieuse ; ils furent moins noyés de désillusion, et ils gardèrent davantage de liens – discrets mais réels – avec l'Algérie des Algériens.

Ne nous y trompons pas : le cardinal archevêque de Lyon et primat des Gaules Monseigneur Gerlier, ne fut pas un porteur de valises. Mais il avait chargé ses prêtres d'une mission d'entraide et de solidarité avec les Algériens de Lyon. Parmi eux, émerge la figure d'Albert Carteron. Ce prêtre ouvrier avait déjà séjourné en Algérie dès avant 1954. Balayeur à l'hôpital de Constantine, il en fut expulsé en 1955. Dès lors, son petit appartement de la rue Villeroy, au cœur du Lyon algérien de la place du Pont – aujourd'hui plombée par un insipide et roide immeuble en verre – servit de havre à ses frères algériens : ils furent en permanence cinq ou six à y demeurer avec lui. Après la guerre, il retourna à Constantine, il suivit une formation d'infirmier. Puis, dans une région particulièrement pauvre en encadrement médical, il se dépensa sans compter, totalement absorbé par sa tâche, jusqu'à sa mort en 1992, à 80 ans, dans un accident de voiture à El Kantara – entre Batna et Biskra. Ainsi vécut-il sa foi, dans la discrétion d'un engagement que nombre d'athées, marxistes ou autres, peuvent comprendre et partager – au demeurant, ce prêtre, qui, aussi, pensait et rédigeait, avait une culture marxistes non négligeable.

Pendant la guerre d'indépendance, les Algériens de Lyon avaient surnommé Albert Carteron al bi'r : le puits, en arabe - l'homme des secrets bien bien cachés. Le film de Béatrice Dubell est plus qu'une margelle : il permet de retrouver l'eau du passé enfoui, du passé qui dérange, et la France, et un certain catholicisme conservateur. C'est aussi un puits de lumière sur le

monde décisif des petits et des sans grade qui, quasi souterrainement, font aussi l'histoire. Il remet à leur morne place les idéologues crispés de la prétendue « identité nationale ». Il renvoie dos à dos les lobbies de mémoire qui tonitruent sur place au nord de la Méditerranée et, au sud, cet obscurantisme structurel qui poigne l'Algérie, et que tentent de secouer tant d'engagements multiformes dans la société civile. Voilà un film qui vaut mille fois plus qu'une « repentance » – terme religieux que l'auteur de ces lignes récuse parce qu'il a trop de respect pour les religions pour en mésuser : une reconnaissance de responsabilités par l'État français dans les traumatismes causés par le système colonial serait un acte politique fort, un acte d'honnêteté et un acte d'humanité. Et c'est bien ce à quoi convie implicitement *Al bi'r* : l'œuvre de Béatrice Dubell met en évidence ce que furent ces responsabilités premières, et où elles furent. *Bi'r* provient de la racine *ba'ara* – *ba'ara* c'est creuser un puits, mais en optique, c'est, aussi, focaliser.

Son film citoyen montre aussi que le pire n'est pas forcément programmé, et que les solidarités humaines font, aussi, partie de l'histoire. Elle rappelle pudiquement que, au-delà des religions, des cultures, des tabous et des formalisations politiques vulgaires, il s'est trouvé des humains – appelons les si l'on veut, ici, « algériens » et « français » – pour que la devise « liberté, égalité, fraternité » soit un objectif premier et une réalité vivante. En particulier, elle prouve, si besoin en était, qu'il n'existe pas de muraille de Chine entre les religions, en particulier entre les trois religions monothéistes : au XIIe siècle, l'abbé de Cluny Pierre le Vénérable tenait pour vrai que l'islam était une variété de christianisme.

*Al bi'r* invite à méditer sur les voies et moyens d'un avenir partagé de respect et de concorde de part et d'autre de la Méditerranée qui soit autre chose qu'un fourre-tout combinant médiatisation et marché ; je le ressens comme un message d'espoir, aussi bien, ici, pour les jeunes d'ascendance algérienne désorientés que, là-bas, pour les harragas désespérés. Mon maître et ami, le regretté Pierre Vidal-Naquet – qui enseigna l'histoire grecque à l'université de Lyon peu après la fin de la guerre de 1954-1962, et qui avait naguère été, notamment, le militant anticolonialiste résolu et le dreyfusiste rigoureux du comité Audin – pensait que l'historien qui se respecte est, aussi, indissociablement, un citoyen. *Al bi'r* est un matériau désormais incontournable pour le champ historien et un document pédagogique lumineux sur lequel les citoyens auront à réfléchir pour édifier leur futur.

**Gilbert Meynier, professeur émérite d'histoire de l'université Nancy-II et spécialiste de l'histoire de l'Algérie**

## Lectures / Liens Socio

### Lectures / Liens Socio

Malgré une floraison de publications récentes, la guerre d'Algérie en métropole reste très mal connue. Quelques articles importants ont été publiés ces dernières années [2], mais les bons ouvrages se comptent sur les doigts d'une main : une goutte d'eau par rapport au déluge de papier déclenché par les attentats du 1er novembre 1954.

Dans cette demi-pénombre, tout ce qui concerne les Français est relativement bien connu, que ce soit les répercussions politiques de la guerre sur l'opinion française [3], les engagements des intellectuels [4], les réseaux de soutien au FLN [5], ou à l'autre extrême du champ politique, les activités en France de l'OAS [6]. Par contre, l'histoire de l'immigration algérienne pendant la guerre a été beaucoup moins étudiée. Le conflit entre le FLN et le MNA reste relativement obscur, alors qu'il s'agit du conflit le plus meurtrier qu'ait connu l'Europe occidentale depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Quant à l'encadrement, à la faveur de la guerre, d'un demi-million d'immigrés algériens par un parti-Etat en gésine, on n'en sait presque rien, faute de sources et de monographies régionales [7].

Cependant, de nombreuses avancées ont eu lieu ces dix dernières années. L'influence des études postcoloniales et subalternistes dans ce tournant historiographique est très nette [8], même si tous les travaux qui traitent du camp algérien ne peuvent y être rattachés. La redécouverte des massacres commis par la police française en octobre 1961 a également eu beaucoup d'influence sur le cours des travaux historiques. Les procès et les polémiques médiatiques et historiographiques [9] suscitées par les livres de Jean-Luc Einaudi [10] ont eu ceci de bon qu'ils ont amené les historiens à se pencher sur la stratégie du FLN durant l'automne 1961. Le livre que Neil MacMaster et de Jim House ont consacré à ce sujet constitue un apport décisif à la compréhension des rouages et du mode de fonctionnement du FLN [11]. Le film que Béatrice Dubell sur Albert Carteron, un prêtre lyonnais qui s'est engagé très avant dans l'aide au FLN, s'inscrit dans ce contexte. En 2008, on ne peut plus faire un documentaire sur les réseaux de soutien au FLN sans donner la parole aux Algériens [12]. Ce film montre donc autant les Français qui aidèrent le FLN que les Algériens qui bénéficièrent de cette aide. Cinq Algériens témoignent : deux d'entre eux, Saad Abssi et Amor Ghezali, eurent des fonctions importantes au sein de la Fédération de France du FLN. Amor Ghezali fut responsable de la Wilaya de Lyon, c'est-à-dire de l'organisation régionale du FLN.

Le protocole adopté par la réalisatrice est très simple : les témoins sont filmés, soit seuls, soit le plus souvent à deux, sur un fond neutre. Ils évoquent leurs souvenirs de l'abbé Carteron : ils se sont souvent rencontrés grâce à lui. Entre deux séquences, on les voit déambuler dans les rues de la Guillotière, où Albert Carteron s'était fixé au début des années 1950 pour aller témoigner du message de l'Eglise au sein du monde musulman. Il y a quelques chose de profondément émouvant à voir ces septuagénaires marcher lentement à la recherche de leur souvenirs, dans les ruelles d'un quartier que les projets immobiliers des promoteurs ne parviennent pas tout à fait à défigurer.

Le film de Béatrice Dubell n'est nullement une biographie d'Albert Carteron : on ne saura rien sur sa jeunesse et ses années de formation, ce qui est un peu dommage. Il faut aller sur le site du musée du diocèse de Lyon pour lire quelques lignes sur la vie de l'abbé et une lettre qu'il avait écrite en 1958 pour expliquer sa démarche. On y apprend qu'Albert Carteron a découvert le monde de l'immigration algérienne après la seconde guerre mondiale, lorsqu'il devint vicaire dans la paroisse du Saint Sacrement. Cette paroisse est située au cœur du quartier de la Guillotière, où les Maghrébins se sont installés depuis la fin de la première guerre mondiale. En 1950, il est envoyé en Algérie par le cardinal de Lyon pour y apprendre l'arabe, afin de pouvoir mieux exercer ses fonctions au sein de la Mission de France. Il revient à Lyon en 1952, et s'installe rue Villeroy, toujours dans le quartier de la Guillotière. Son logement devient le point de rencontre de militants nationalistes algériens, de chrétiens tiers-mondistes, de séminaristes engagés, de syndicalistes. Ses contacts privilégiés avec les Algériens l'amènent à héberger plusieurs membres importants du FLN. En 1958, il est mis en cause dans l'affaire du Prado : la police l'accuse d'avoir organisé une caisse de secours pour les prisonniers du FLN au noviciat de St Fons [13].

Convoquer le souvenir d'Albert Carteron permet à la réalisatrice de faire parler les témoins, Français et Algériens, sur leur propre engagement. Jamais systématique, le film donne un aperçu du réseau catholique de soutien au FLN qu'Albert Carteron avait su créer autour de lui au milieu des années 1950 [14]. En 1958, l'affaire du Prado et la dénonciation par Albert Carteron des tortures infligées par la police française aux nationalistes algériens au commissariat Vauban de Lyon attirent l'attention sur les membres de ce réseau, qui se dispersent en France, en Tunisie, en Suisse, en Allemagne. La plupart des témoignages portent donc soit sur les années 1956 à 1958.

Les proches de l'abbé logent les dirigeants régionaux du FLN, font le compte des sommes collectées pour l'impôt révolutionnaire, ferment les yeux lorsqu'on leur demande de garder chez eux des armes quelque temps. La capacité qu'a eue le FLN à trouver des soutiens au sein de la population française a sans doute été déterminante dans sa lutte avec le Mouvement National Algérien. Un seul témoin français mentionne le MNA, et ajoute aussitôt que l'abbé Carteron l'a dissuadé de les aider, arguant que le MNA était manipulé par la police [15]. On comprend que l'abbé n'aidait que le FLN, en contradiction avec l'apolitisme affiché dans sa [16] ]

Vu l'aide décisive apportée par ces Français aux responsables locaux du FLN, on se prend à penser que la proximité des auteurs des « Porteurs de valise » avec leur objet d'étude les

avait sans doute amené à surévaluer l'importance des réseaux de résistance trotskystes et libertaires au détriment des réseaux chrétiens. Les études ultérieures sur l'aide apportée par des militants d'extrême gauche au FLN ont sans doute renforcé cette compréhension biaisée d'un phénomène plus complexe qu'il n'y paraît [17]. Par ailleurs, l'histoire de l'opposition à la guerre d'Algérie a longtemps privilégié les réseaux parisiens d'où émergent quelques figures bien connues, notamment celles de Francis Jeanson et de Robert Davezies. Sur ces deux points, *Le Puits*, qui traite d'un réseau chrétien, dans une grande ville de province, enrichit notre compréhension de l'opposition française à la guerre.

Le film donne également l'occasion, sans doute unique, d'entendre ces acteurs parler, très librement, très simplement, de leurs années de guerre : les rires, les joies, les peines, les peurs, l'engagement politique et les amitiés qui se sont nouées dans la clandestinité. Il faut remercier l'auteur d'avoir su enregistrer la parole de militants de base, Français et Algériens, avant qu'elle ne disparaisse à tout jamais. On ne peut que regretter un manque de contextualisation et une mise en scène un peu sèche. La forme choisie par l'auteur met certes en valeur la parole des témoins, mais dans sa nudité, elle est un peu abrupte. Il aurait été sans doute utile de confronter la parole des témoins à celle d'historiens, ou, à tout le moins, de les relancer et de leur demander des explications. On aurait aimé, par exemple, qu'Amor Ghezali, ancien chef de la Wilaya de Lyon, nous en dise plus sur la prise en charge par le FLN de presque tous les aspects de la vie des immigrés algériens. Il se contente de l'évoquer avec nostalgie, comme si elle allait de soi. On aurait bien aimé en savoir un peu plus aussi sur le fonctionnement interne du FLN. La fédération de France du FLN était une organisation bureaucratique très structurée : or, en écoutant certains témoins, on pourrait avoir l'impression que les contacts avec les soutiens français se firent de façon informelle, alors qu'on a toutes les raisons de penser que ceux qui étaient en contact avec les militants français étaient soigneusement choisis.

On aurait bien aimé en savoir plus, également, sur le rapport entre ces chrétiens et le monde ouvrier. L'expérience des prêtres ouvriers avait été condamnée quelques années auparavant par la hiérarchie ecclésiastique : l'apostolat auprès des musulmans, des manœuvres dans leur immense majorité, a-t-il été vécu comme une sorte de compensation ? La question est d'autant plus légitime que plusieurs témoins français insistent sur leur condition d'ouvrier et sur leur appartenance syndicale.

Ces quelques critiques ne doivent pas détourner les lecteurs d'un documentaire très intéressant et très rare.

[1] Professeur agrégé d'histoire-géographie dans le secondaire

[2] Je pense, par exemple, aux articles de Sylvie Thénault, comme « Personnel et internés dans les camps français de la guerre d'Algérie. Entre stéréotypes coloniaux et combat pour l'indépendance », *Politix*, 2005/1, n° 69, pp. 63-81 et de Marc Bernardot, « Etre interné au Larzac, la politique d'assignation à résidence surveillée pendant la guerre d'Algérie », *Politix*, 2005/1, n° 69, pp. 39-61.

[3] *La guerre d'Algérie et les Français*, sous dir. J-P. Rioux, Paris, Fayard, 1990, 700 p.

[4] *La guerre d'Algérie et les intellectuels français*, sous dir. J-P. Rioux et J-P. Sirinelli, Paris, IHTP, 260 p.

[5] H. Hamon et P. Rotman, *Les Porteurs de valise : la résistance française à la guerre d'Algérie*, Paris, 1979, Albin Michel, 434 p.

[6] A. Duranton-Cranbol, *Le temps de l'OAS*, Bruxelles, 1995, Complexe, 319 p. et O. Dard, *Voyage au cœur de l'OAS*, Paris, Perrin, 2005, 423 p.

[7] Il faut citer néanmoins les travaux de Linda Amiri, dont *La bataille de France, la guerre d'Algérie en métropole*, Paris, Robert Laffont, 2004, 235 p.

[8] Voir par exemple, E. Blanchard, « Police judiciaire et pratiques d'exception pendant la guerre d'Algérie », *Vingtième siècle, revue d'histoire*, 2006/2, n° 90, pp. 61-72 et L. Pitti, *Ouvriers algériens à Renault-Billancourt, de la guerre d'Algérie aux grèves d'OS des années 1970 : contribution à l'histoire sociale et politiques des ouvriers étrangers en France*, Paris, 2002.

[9] J-P. Brunet, *Police contre FLN : le drame d'octobre 1961*, Flammarion, 1999, 345 p.

[10] J-L. Einaudi, *La bataille de Paris : 17 octobre 1961*, Paris, Le Seuil, 1991, 329 p. et *Octobre 1961 : un massacre à Paris*, Paris, Fayard, 2001, 384 p.

[11] J. House, N. MacMaster, *Paris 1961 : Algerians, state terror, and memory*, Oxford, Oxford University Press, 2006, 375 p. Il faut citer également l'article que Sylvie Thénault a consacré aux couvre-feux dans le numéro 84 de *Politix* : « Des couvre-feux à Paris en 1958 et 1961 : une mesure importée d'Algérie pour mieux lutter contre le FLN ? », pp. 167-185.

[12] Le film, par ailleurs très intéressant, que Richard Copan a consacré en 1992 aux *Frères des frères*, ne donne la parole qu'aux soutiens français

[13] Sur l'affaire du Prado, et en général sur l'implication des chrétiens dans la guerre d'Algérie, voir les pages 159 et 160 du livre que Sybille Chapeu a consacré aux chrétiens en guerre d'Algérie : *Des chrétiens dans la guerre d'Algérie : l'action de la Mission de France*, Paris, les Editions de l'Atelier, 2004, 270 p.

[14] Sur les réseaux de soutien au FLN à Lyon, on peut consulter également la maîtrise de Geneviève Massard-Guibaud : *Enquête sur les réseaux de soutien dans la région lyonnaise*, 1982, 287 p.

[15] J'en ai apporté la confirmation grâce aux archives dans un article paru dans *Vingtième siècle*, revue d'histoire : « Le mouvement national algérien à Lyon. Vie, mort et renaissance pendant la guerre d'Algérie », 2009/4, n° 104, pp. 107-122

[16] [« *Lettre aux prêtres du Diocèse de Lyon* »

[17] S. Pattieu, *Les camarades des frères : trotskistes et libertaires durant la guerre d'Algérie*, Paris, Casbah, 2006, 254 p et S. Boulouque, *Les anarchistes français face aux guerres coloniales*, Lyon, Ateliers de création libertaire, 2003, 120 p.

<http://www.liens-socio.org>  
ENS Lettres et Sciences Humaines  
15 parvis René Descartes - BP 7000  
69342 Lyon Cedex 07  
article publié le 3 février 2011  
Par Paul-Marie Atger [1]